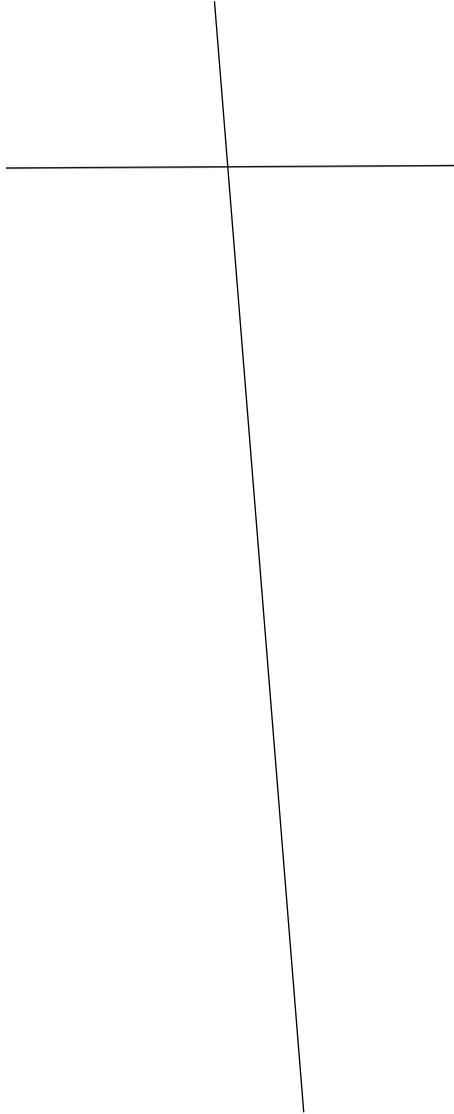


3



Dante Alighieri, *La Divine Comédie, Enfer*

PREMIER CYCLE : LES NON-BAPTISÉS

Dans le limbe

CHANT IV

Ce lourd sommeil fut brisé par un bruit
dans ma tête, si sourd que je sursautai
comme surpris par un réveil fortuit ;

portant à l'entour mes yeux délassés,
debout, je regardai avec grand soin
pour reconnaître le lieu où j'étais.

Et de fait, je me trouvai aux confins
de la vallée d'abîme désolée
qui abrite un tumulte de cris sans fin ;

si obscure, profonde, embrumée
que j'avais beau la pénétrer à fond,
mon regard n'y discernait nul objet.

Par là au monde aveugle nous descendons,
commença le poète tout pâleur,
je serai le premier, toi le second.

...

Là, d'après ce qu'on pouvait écouter,
il n'était de pleurs que soupirs constants
qui l'air éternel faisaient frissonner ;

Prologue

Me voilà réveillée :

Silencieusement, progressivement Samuel Beckett s'est introduit.

Réveil:

Les yeux noirs,

la peau grise

la gorge lourde

les lèvres sèches.

Comme la première prière d'un matin en terres souterraines.

Je chante une lecture, celle connue sous un tissu sombre et épais.

Chants aux présences oubliées, aux errances de mort.

Comme une prière, je te chante :

Toi ! Lodeur suffocante,

épuisement, le réveil est lourd.

Des yeux morts,

lèvres mortes,

des yeux noirs encore.

Et dans ma lecture je te chante !

Tu es la silhouette fantomatique dans Trio du Fantôme, tu as vécu l'acte I, II et III.

Je t'ai lu et tu m'as épuisé.

C'est toi qui m'as réveillé, éveil crescendo vers la conscience de l'épuisement.

Tu es le «poète tout pâleur» qui accompagne Dante au travers de l'Enfer.

Comme une pierre, dernière toute première.

Lointain, confiné tu es resté sous le plafond, écrasé sous la surface, matière corps écrasé.

à présent je te vois et nous descendons,

moi d'abord puis toi ensuite,

vers ce monde aveugle :

*silhouette A est assise seule sur une chaise, rien en face d'elle, rien derrière elle, rien à gauche, rien à droite,
rien au-dessus, seulement en dessous d'elle une chaise, un sol sous cette chaise. Elle raconte :*

Cela fait longtemps que je t'ai vue,
tu marchais le long.

Je ne sais plus trop à vrai dire c'était flou et j'oublie tout le temps,
j'oublie tout et parfois je ne sais même plus que j'ai oublié.

Il me semble t'avoir vue.

Tu avais des jambes qui battent le sol, rapide.

Je t'ai perçue solide, les épaules bien hautes.

Un

Deux

une marche qui marque le sol

(puis)

Trois.

Puis plus rien car tu ne bouges plus.

Peut-être que c'est à ce moment que cela commence,

peut-être que c'est là que le un s'inscrit puis deux, trois et ensuite rien.

Dans ces moments d'arrêt tout apparaît mais toujours flou.

D'abord la digestion, l'assimilation des mouvements,
ceux qui viennent de s'achever.

puis, une pause brève

je m'affaisse doucement en attendant

puis

à moi-même je m'ordonne :

- Active-toi !

tout stagne dans l'immobilité,

et je veux voir du mouvement,

je sais que ce moment va s'estomper et se terminer.

Je sais qu'il est important,

que sans le creux, l'immobile, la latence, l'attente

je ne peux pas voir.

Je ne peux pas voir

Cette personne que j'ai vue marcher les épaules hautes en battant le sol appartient sûrement à une perception en dehors de tout cela, comme un débris flottant proche du noyau situé au sein de mon activité psychique.

L'action s'est passée et elle appartient à cette perception autre, perception-débris dans l'esprit qui se constitue.

Samuel Beckett
PLAFOND

Revenu à lui il voit d'abord du blanc. Quelque temps après être revenu il voit d'abord du blanc terne. Pendant quelque temps après être revenu les yeux demeurent clos. Lorsqu'enfin ils s'ouvrent c'est face à ce blanc terne. Conscience les yeux clos d'être revenu. Lorsqu'enfin ils s'ouvrent c'est face à ce blanc terne. Vague conscience les yeux à dessein clos d'être en partie revenu. Lorsqu'enfin à dessein ils s'ouvrent c'est face à ce blanc terne. Vague conscience les yeux d'eux-mêmes clos d'être en partie revenu. Lorsqu'enfin d'eux-mêmes ils s'ouvrent c'est face à ce blanc terne. Plus loin on ne peut aller.

reprise

Comment c'était -proche du rien

Les yeux clos,
les yeux sont clos.

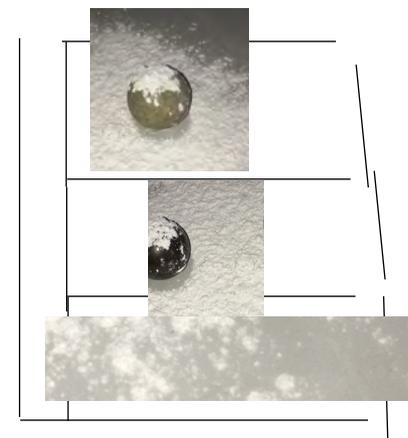
Imagines-toi une naissance dans le flou, nuage flou
née dans un flou
voir des masses, distinctions impossibles, tout en 1
1 tas de lignes couleurs textures
tout en 1
vision tordue, voilée, estompée, feutrée.
Puis un cri de conscience, je veux voir !
Une première fois après neuf ans : éclaircissement, plus clair.
Agression nette, mes yeux tout d'un coup mes yeux conscience des yeux,
perspectives axes masses devant soi :
ma main
touche
Action du doigt contre la ligne de la table : table ligne nette.
Touche précisément exactement lignes stables.
Tâtonnements oubliés déjà, mal vus la table, oublier.
consommation
Les yeux clos auparavant, devant soi rien, enfin tout, oui tout en 1 tas.
Aucun seuil, toujours dedans à l'intérieur, aucune ligne auparavant, à présent nouvelle réalité
devant derrière gauche droite haut bas.

Jeux là, ici, là encore
j'avale

elle bouge seule
s'arrête et moi en même temps
bloc débloque les yeux
puis les mains
motrices
puis encore les yeux
sans savoir parfois
elle bouge seule
elle a la forme d'une vrille, elle bouge
en un point elle se termine
mais ne s'arrête pas de s'enfoncer lentement
je sais qu'elle tourne
sans moteur peut-être
masse qui tourne
espace - objet sous les yeux
un jeu

alors je construis sous mes yeux des _ tiroirs _ boîtes _ cabines pour savoir quoi
ouvrir
quand ouvrir
refermer
comment laisser s'entasser pourquoi ranger
arriver à jeter
savoir choisir

Je m'entraîne à dresser les billes de matière noire épaisse qui grandissent,
je cherche des outils, des outils pour dresser, pour contrôler.
Les espaces des tiroirs_boites_cabines sont des arènes, des arènes de jeux, et les
billes, les billes de matière noires épaisse jouent entre elles dans ces arènes.



- je suis dans un corps qui vit, isolé dans un espace

- Mon corps seul dans l'espace !
Je suis dans une pièce: chambre.
Petits murs, sol proche. petits gestes.

Je n'en peux plus des chaises, des lits, des canapés, des tables, des parquets, des peintures murales, de l'air.
je suis assise sur le sol : jambes affalées, jambes inutiles,
a supprimé.

Mon corps seul dans l'espace !
(mon corps seul dans la chambre)

Un silence dans la chambre vide. Une voix l'interrompt : l'intonation est basse, presque inaudible, l'écoute sourde.

- Pas de lit tapis draps surface sur laquelle dormir.

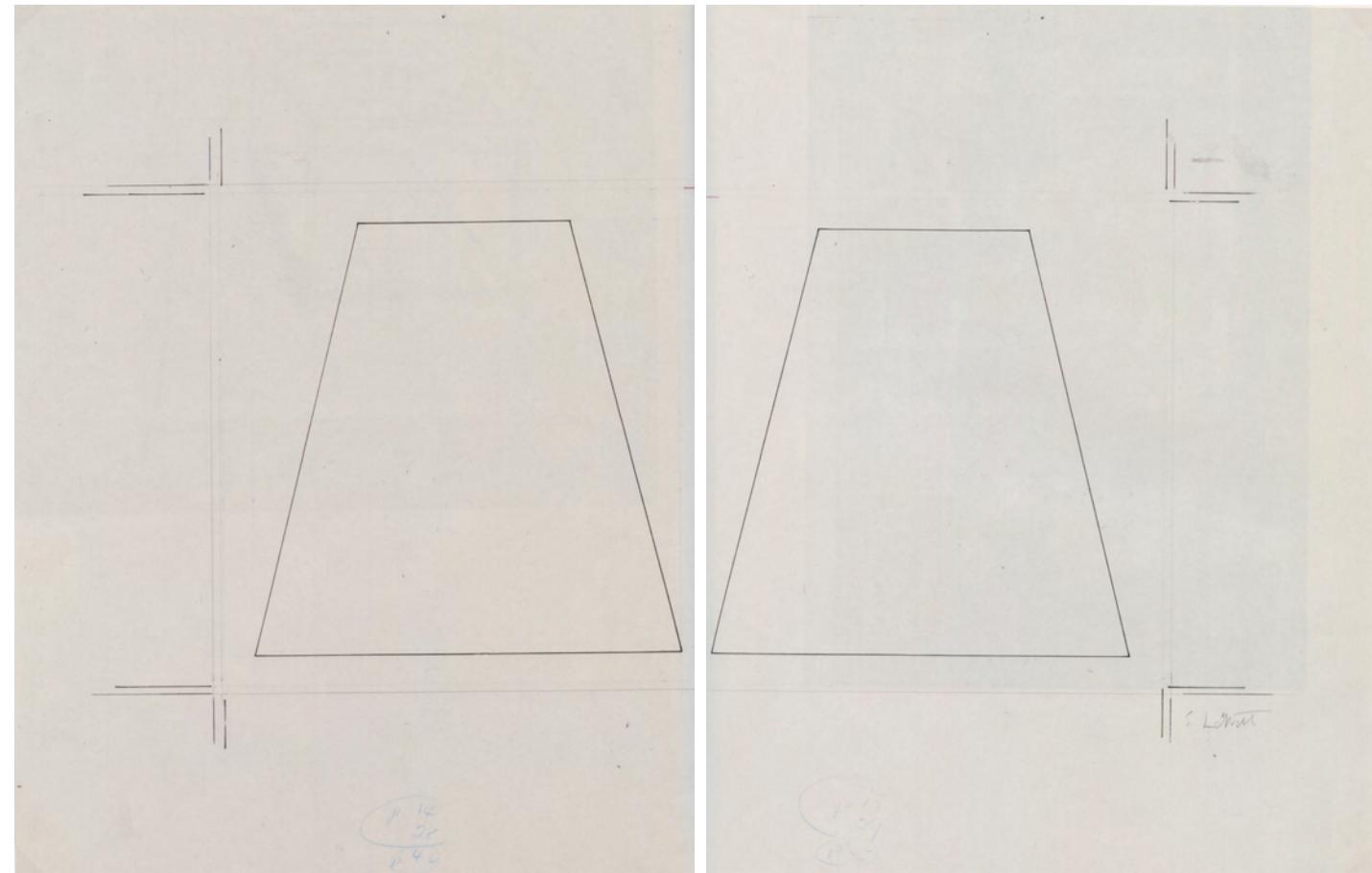
Pas de fenêtre, pas de lumières, ni du jour, ni artificielle, mais une clarté. Tonalités constantes, sans ombres aucune une clarté là.

Un vide ici, puis une coupure, un silence interrompus, refus du vide.

Une lenteur toujours qui accompagne la voix, un rythme lent, une prudence.

La lumière clarté grise sans source, ou de source divine, imperceptible.

Garde, prudence face à cette existence clarté.



Sol Le Witt
Geometric Figures and Colors
1979

Samuel Beckett
NI L'UN NI L'AUTRE

va-et-vient dans l'ombre, de l'ombre
intérieure à l'ombre extérieure
du soi impénétrable au non-soi im-
pénétrable en passant par ni l'un ni
l'autre

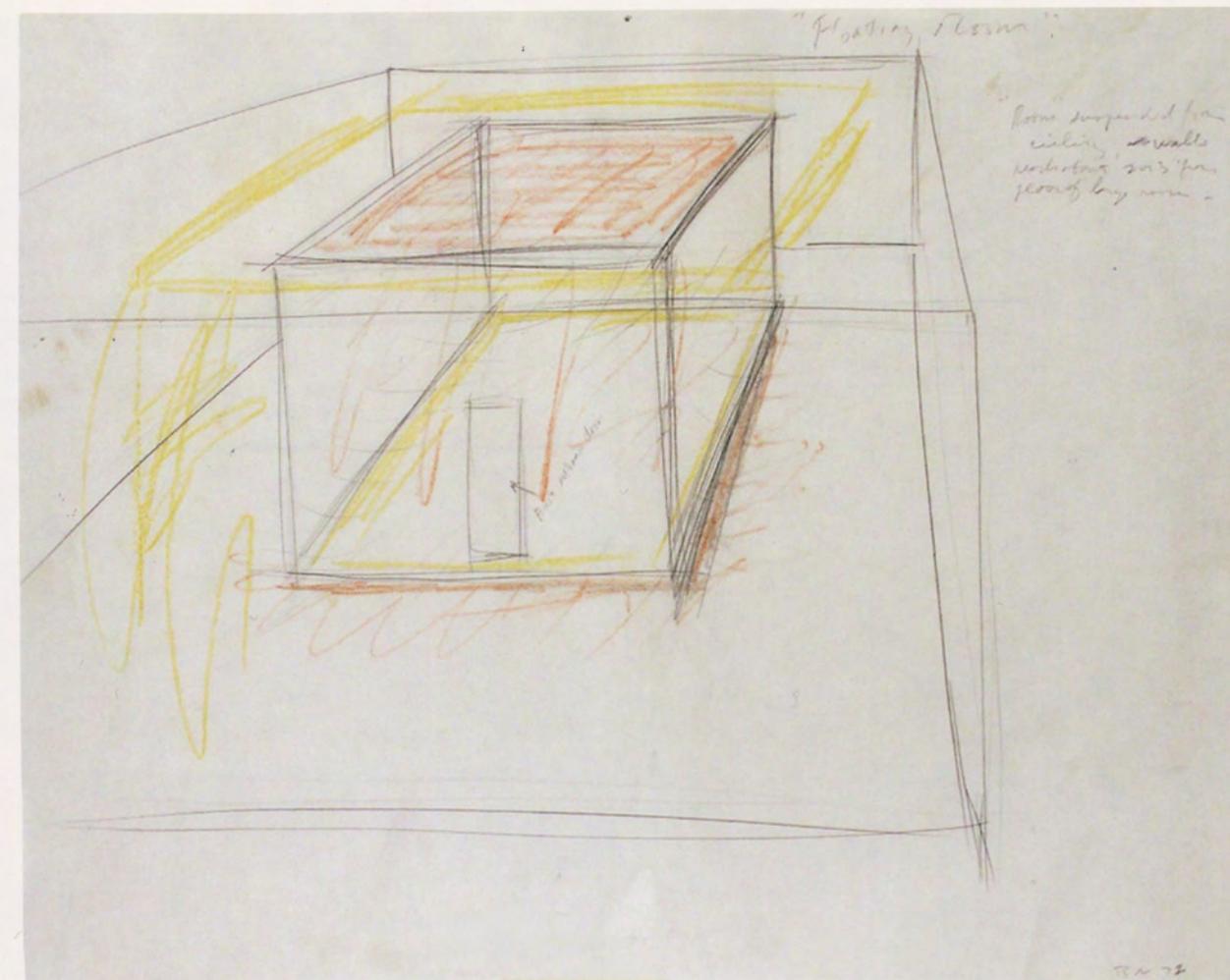
comme entre deux refuges éclairés
dont les portes sitôt qu'on approche
se ferment doucement, sitôt qu'on se
détourne s'entrouvrent doucement en-
core

revenir et repartir appelé et repoussé
sans percevoir le lieu de passage,
obnubilé par cette lueur ou par l'autre
seul bruit les pas que nul n'entend
jusqu'à s'arrêter pour de bon enfin,
pour de bon absent de soi et d'autre
alors nul bruit

alors doucement lumière sans déclin
sur ce ni l'un ni l'autre non perçu
cette demeure indicible

*(Traduit de l'anglais
par Edith Fournier.)*

1975.



Bruce Nauman
Floating Room, Room suspended from Ceiling...
Crayon sur papier
58 x 73 cm
1972
Konrad Fischer Galerie, Düsseldorf

plan de la chambre : objets

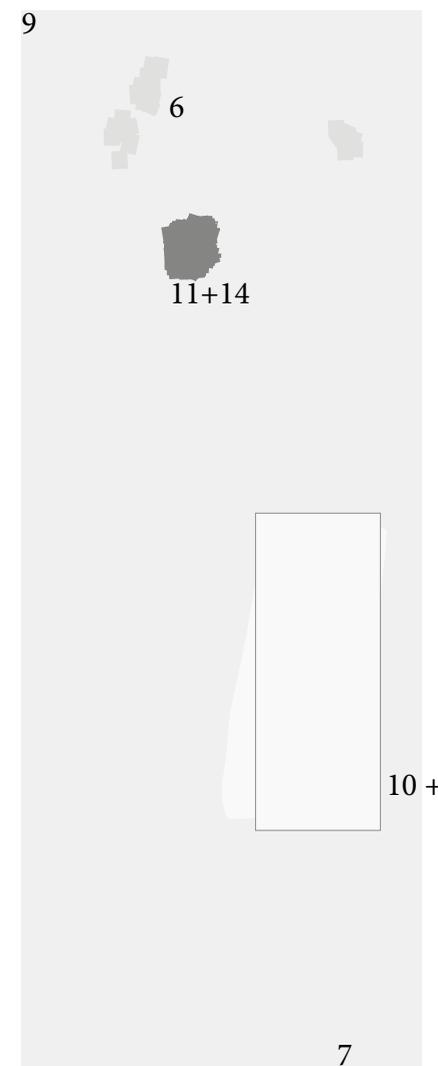
1



2



18
13



9

6

11+14

10+12

7

19

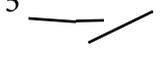
3



4



5



8



17

15+16

Jeu

souvent au théâtre

seul ?

dispositif partout toujours

ensemble disposé conformément à un plan

- 1 un tabouret
- 4 une chaise
- 9 un lit
- 10 des draps
- 11 un oreiller
- 3 une table basse
- 7 des stylos encre noire
- 15 du papier blanc
- 16 des morceaux de papier déchiré
- 18 de la poudre de plâtre
- 6 du maquillage beige rose
- 5 du ciment
- 12 des pellicules
- 14 une plume d'oreiller
- 2 autre chaise plus proche du sol
- 17 du plâtre
- du plâtre
- 13 de la colle
- 8 de la poudre de maquillage beige rose
- 19 la table basse encore

je vois

- J'y suis allée aveugle longtemps, oui tout le temps !

Aveugle oui
j'y rêve aveugle, je pense à mes yeux,
eux qui bougent s'activent captent mais
aveugles.

qu'ont-ils vu ces yeux qui ne voient pas ?

- Qu'ont-ils vus ? Du rien, je ne sais plus rien : je ne sais plus rien quant à la pièce, à son metteur en scène, aux tonalités de la musique, cela je ne sais rien je n'ai rien vu. Ils se regardent là-bas au théâtre, ils se sont éveillés maintenant vivant là-bas au théâtre ces yeux qui ne savent rien encore.

Enchaînement des salles, boulimie de mots de visages de corps de textes, Ils me regarde bien haut et debout sur les sols noirs des scènes ces mots ces visages ces corps ces textes. Ils m'observent, conscients de leur place, de leur importance.

L'un me regarde de la scène, il me surplombe, puis s'engage vers moi d'un pas et dit :

___ Te voilà face à nous, tu es seule face à nous.

Dans ton souvenir tu es seule dans cette salle, assise face à nous ! Et tu ne sais rien encore, et nous sommes là-haut les pieds ancrés dans le lino du sol noir, nous sommes là pour semer avec nos mots nos visages nos corps et nos textes. Maintenant que tu peux te souvenir, que tu as conscience de ces moments, que ton esprit a fait le tri et qu'il a décidé de nous conserver, nous pouvons discuter.

Viens, lève-toi, traverse les sièges et oublie les ensuite.

Viens, passe le seuil.

Viens, tu peux voir, alors traverse et devient celle qui livre, deviens mot visage corps et texte.

Je traverse

___ Te voilà à présent avec nous, tu es seule à côté de nous.

Maintenant que tu t'es souvenue et que tu as choisie : te voilà sur scène. Tu ne peux plus retourner t'asseoir. Maintenant engage-toi. Tu te tiens en face d'un champ à semé, d'un terrain à contaminer.

Dresse-toi, debout sur le sol les pieds bien sûrs le sol, dresses-toi, la tête prête à s'élanter, dresse-toi, épauls buste et hanches en une ligne.

Tu es là, tu ne peux plus retourner t'asseoir. Maintenant tu dois faire. Emporte les mots des visages des corps et des textes, avale et traduit, incarne.

L'arrivée de *Pour finir encore et autres foirades*

Lecture ininterrompu, sans pauses notables, sans pauses les yeux qui s'acharnent à avaler.

Lecture ininterrompus avant même de commencer :

le livre d'un coup, d'un coup sur le visage balafre fatale.

Je l'ai intégré, mutation immédiate du corps et de l'esprit aux mots :

fluide sous les yeux la balafre fatale qui se répète.

L'impossible fin lecture d'un coup : encore un coup puis encore un coup.

Un coup gris. Couleur : gris. Gris comme la nuance intermédiaire, le pastel, le diaphane, le gris du seuil, celui de l'entrain de s'éteindre en train de s'allumer. Je suis entrée dans le gris chaud, dans le froid, dans le gris du sol qui te suis, l'ombre grise d'une tête qui se penche puis qui tombe.

Dans les gris des morts aux couleurs d'abord claires et moites puis foncées et sèches.

Une lecture qui porte-parole

la parole des mots visages corps et textes écrits là,

à jouer sur les rectangles des sols scènes noires

celles aux teintes sombres à parcourir

le sol durci par un pas qui tranche

les espaces comme jeux ouverts

là où le corps se joue

les absences, les présences : interprétées

les mots inaudibles qui se rétractent, s'absorbent

les mots clairs qui s'étalent, se propagent

les impulsions

les arrêts

les commencements, recommencements

les moments de rien

les flous

les pauses

les reprises et les fins

les yeux qui parlent et qui dirigent

les bouches parfois impossibles

l'espace des jeux encore

le sol durci par un pas encore

les scènes teintes sombres à parcourir encore

là et toujours gris, il se récite, se joue, s'interprète:

Pour finir encore et autres foirades

Samuel Beckett
Pour finir encore

là et toujours gris, il se récite, se joue, s'interprète:

petit livre caché sous
une main,

sous
un pull

entre une jambe — un fauteuil

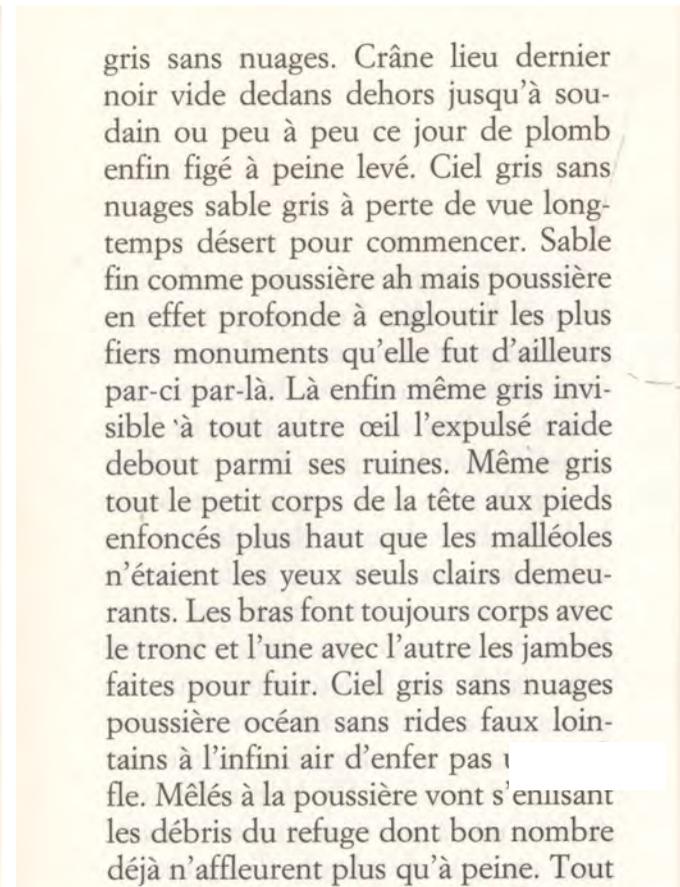
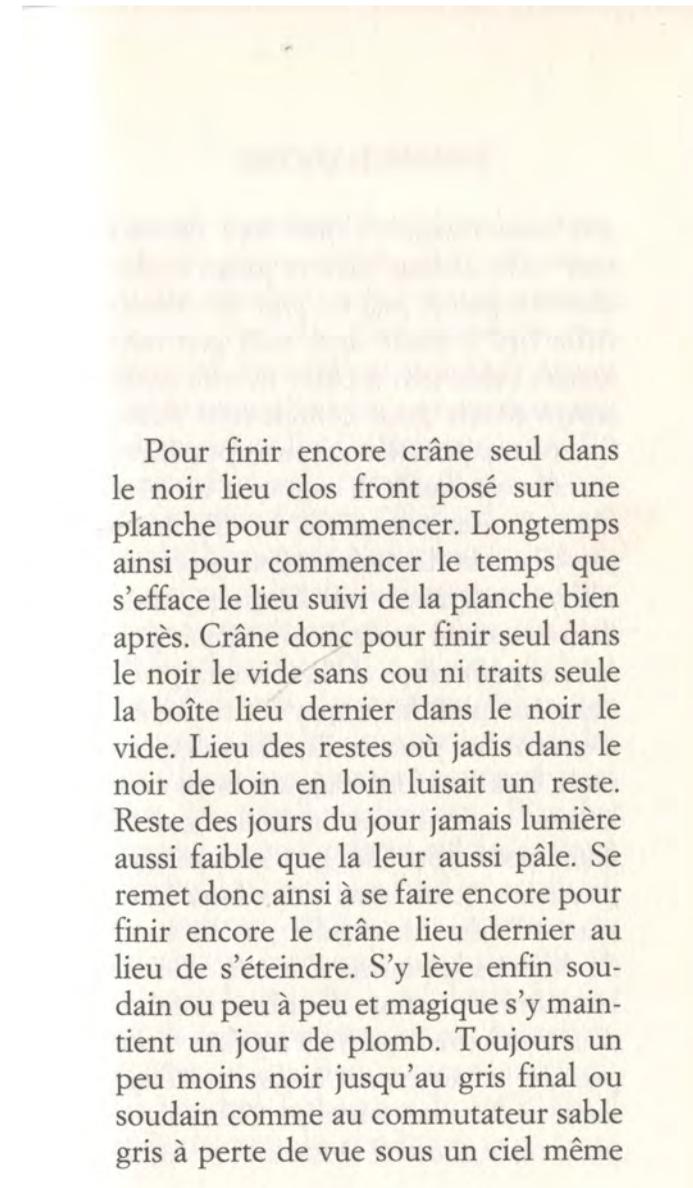
Pour ne pas être partagé,
que j'emène au théâtre.

Un livre comme une poche qui se coud sur toutes mes vestes, poche de mots, poche irrégulière, livre poche, blanc fragile.

Celui que je cache encore :

celui qui reste sous ma main, sous mon pull, entre ma jambe et le fauteuil.

Un livre a oublié, désastre d'une balafre fatale à oublier.
80 ans à 18 ans, grains de poussière dans la bouche dans la gorge dans le corps



gris sans nuages. Crâne lieu dernier noir vide dedans dehors jusqu'à soudain ou peu à peu ce jour de plomb enfin figé à peine levé. Ciel gris sans nuages sable gris à perte de vue longtemps désert pour commencer. Sable fin comme poussière ah mais poussière en effet profonde à engloutir les plus fiers monuments qu'elle fut d'ailleurs par-ci par-là. Là enfin même gris invisible à tout autre œil l'expulsé raide debout parmi ses ruines. Même gris tout le petit corps de la tête aux pieds enfoncés plus haut que les malléoles n'étaient les yeux seuls clairs demeurants. Les bras font toujours corps avec le tronc et l'une avec l'autre les jambes faites pour fuir. Ciel gris sans nuages poussière océan sans rides faux lointains à l'infini air d'enfer pas à fle. Mêlés à la poussière vont s'enusant les débris du refuge dont bon nombre déjà n'affleurent plus qu'à peine. Tout

- J'y suis !

j'y suis arrivée dans cet espace poussière fait de ruines poussières.
Là où le ciel est bleu vert gris délavé, ou les oiseaux ne volent plus et où l'air charge la gorge déjà suffocante.
j'y suis, à l'intérieur du récit.
Et Samuel Beckett ne m'avait pas prévenue que mes yeux tomberait en rencontrant ces mots.
Cils accrochés aux paupières une poussière vient les figer.

- J'y suis !

Je me suis prise une gifle sans avoir vu la main s'élançer.

Tous les mots sont scotchés les uns aux autres, comme un assemblage de sens, et les phrases apparaissent difficilement, j'y suis et j'y vois des blocs de mots assemblés, des duos de mots, des trios, des solos, des lignes/pages de mots qui s'échappent.

Tout se joue. C'est un grand assemblage et je peux jouer avec, comme un outil. C'est le message que je ne veux pas expliciter, mais que je veux faire ressentir: Pour finir encore.. comme un recommencement? Comme le début d'une nouvelle fin.

Samuel Beckett
Pour finir encore

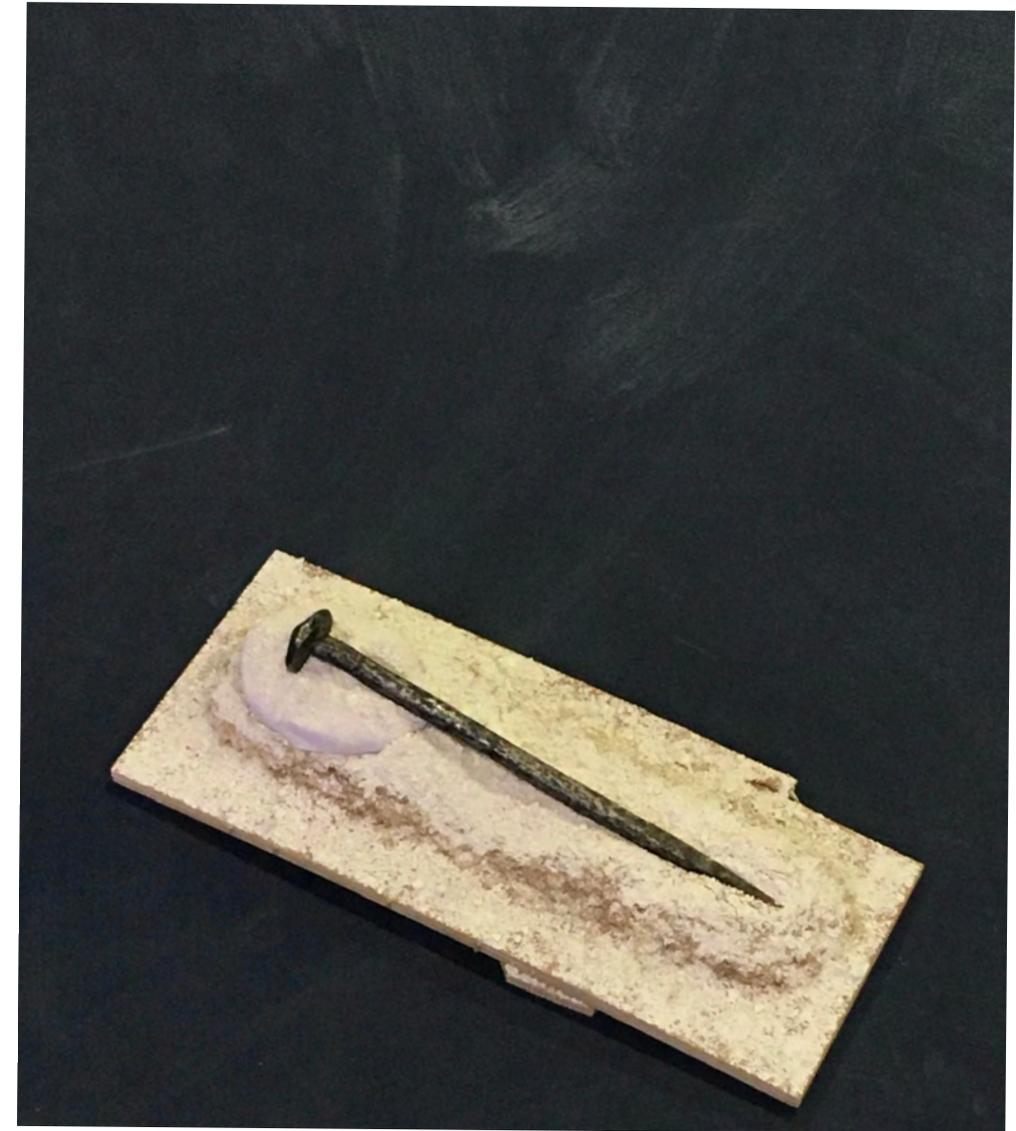
Parois et sol, sinon en pierre, en ont la dureté, au toucher, et sont humides. Celles-là, certains jours, il s'arrête pour les lécher. La faune, s'il y en a, est silencieuse. Les seuls bruits, à part ceux du corps qui avance, sont de chute. C'est une grosse goutte qui tombe enfin de très haut et s'écrase, une masse dure qui soudain quitte sa place et se précipite en bas, des matières plus légères qui s'éboulent lentement. L'écho alors se fait entendre, aussi fort d'abord que le bruit qui l'éveille et se répétant parfois jusqu'à vingt fois, chaque fois un peu plus faible, non, certaines fois plus fort que celle d'avant, avant de s'assoupir. Puis c'est de nouveau le silence, rompu seulement par le bruit, faible et complexe, du corps qui avance. Mais ces bruits de chute sont peu fréquents, le plus souvent c'est le silence qui règne, rompu seulement par les bruits

du corps qui avance, celui des pieds nus sur le sol humide, celui du souffle un peu oppressé, celui des heurts contre les parois, celui du passage des étranglements, celui des vêtements, du maillot et du pantalon, se prêtant aux mouvements du corps et s'y opposant, se décollant de la peau moite avant de s'y recoller, se déchirant et agités aux endroits déjà en lambeaux par de brusques remous aussitôt calmés, et celui enfin des mains qui par moments passent et repassent sur toutes les parties du corps qu'elles peuvent sans fatigue atteindre. Lui n'est pas encore tombé. L'air est très mauvais. Quelquefois il s'arrête et s'appuie contre une paroi, les pieds calés contre l'autre. Il a déjà un certain nombre de souvenirs, depuis celui du jour où il eut soudain conscience d'être là, sur ce même chemin qui le charrie encore, jusqu'au tout dernier, celui de s'être arrêté pour s'appuyer contre la paroi, il

Je veux te faire sentir l'odeur de la poussière !
tu vas sentir
c'est doux et silencieux, ça te saisit le nez
je veux que tu touches le sol rugueux
râpe-toi les mains sur la surface
ça blesse, ça marque
je veux que tu voies les couleurs dans l'air,
les reflets des lumières ternes qui n'existent pas
je veux que tu refermes les yeux
je veux que tu les ouvres encore
recommences cette fin encore

x2

Épuise-toi
déchiré : toi
applique toi à répéter cela
mais tu es incapable,
je te donne un ordre
toi tu es incapable
tu es fixé à ta chaise dans l'attente,
sur la chaise tu es l'épuisé toi
ton immobilité n'est pas seulement physique
tu ne bouges pas, n'avance pas
déconnecter de tous espaces



*Bras relevés épaules douleur jusqu'aux mains percées
en leur centre elles déjà mortes*

bois, plâtre, collant blanc, fer forgé

2019

Debout donc face au mur
mourant de l'avant
ni plus ni moins
non
moins
moins à mourir
toujours moins
tel le jour le soir venue
debout donc face au mur
surface blanche dans l'ombre
blanche jadis

là tout seul, lui, tout seul

Un *SOLO* cette fois, David Warrilow le récite, l'interprète. La semence est plantée.
Et je la vois pousser devant moi, quand il nous livre une lecture traversée par de grands épuisements.

David Warrilow s'éteint en continuant le *SOLO* jusqu'au bout, et il y arrive jusqu'au bout.
Il se traîne encore, pour finir encore. Samuel Beckett l'a écrit : « sa naissance fût sa perte, rictus de macabé depuis ».
Il naît, apparaît au monde et restera celui qui n'avance pas. Les yeux, seulement eux, nous laissent deviner que le corps est bien vivant, que le corps est toujours bouillant sous les muscles inactifs. Il ne bouge pas, ces doigts sont tombants, les coudes posés, la mâchoire lâche, debout assis peu importe, mais il n'est pas allongé, il ne se repose pas, lui il est l'épuisé.

Et l'épuisé c'est l'écarquillé !
Celui qui ne dort pas,
sans jamais connaître la nuit endormie.
L'épuisé c'est celui qui à renoncer à tout,
il se rétame et se réduit,
toujours au seuil de l'effacement total,
il surgit comme l'unique point gris qui jamais ne connaîtra la nuit endormie.

Et malgré tout l'épuisé n'est pas une loque,
il ne se tuera pas.
Cet épuisé là, c'est celui des passions obscures et du nocturne.
Et sans jamais renoncer l'épuisé s'inscrit dans l'attente, cela ne finira jamais.
Attendre,
Attendre,
lui c'est l'immobile, le statique, chez qui le flux de la pensée s'obstine.

Samuel Beckett
Malone meurt

Malone dit :

- je suis si épuisé que je ne me vois plus,
je n'ai plus d'image de moi-même.

Ça me manque parfois de ne plus pouvoir me traîner
La plainte du sommier fait partie de ma vie,
je ne voudrais pas qu'elle s'atténue.

(ma position)

Je suis sur le dos : c'est-à-dire renverser.
Je reste sur le dos mais ma joue est sur l'oreiller.

Ce que l'on voit, ce qui crie, s'agite, ce sont les restes.
Ils s'ignorent.
Quelque part dans la confusion, la pensée s'acharne.
Elle me cherche là où je ne suis pas,
je serais tranquille.

J'ai les mains occupées et les bras actifs.
J'ai les jambes pliées et douloureuses contre le sol, trois heures qu'elles ne bougent plus.
Trois heures et toujours pliées.
Mes yeux fixent mes mains actives,
ils regardent mes mains sans les voir.
Trois heures et toujours pliées, statiques presque en bois et toujours pliées.
Mes yeux les voient, sans les regarder ils les voient.

C'est une posture, c'est adopter une posture, voir/revoir sa posture : le dos droit, point au
sommet du crâne qui élève la tête, poitrine gonflée qui respire, de l'air dans les bras solides
et articulés, poignée mains et doigts au travail, pieds morts, hanches cuisses genoux mollets
et chevilles en train de pourrir.

C'est une posture, puis une image, celle d'un corps qui fait figure.
La structure d'un corps de moitié à l'arrêt.

Cette figure c'est celle de cette silhouette masculine nommé S.
Cette silhouette hantée dans Trio du Fantôme.
Cette figure se joue, elle s'interprète :

Ici, l'espace rend possible la réalisation d'événements,
c'est une chambrée, un peu comme celle du début souviens-toi, celle où je n'en pouvais plus des
meubles, de mes jambes, là où mes gestes étaient trop petits.

Dans cette chambrée :

«

1. Porte
2. Fenêtre
3. Miroir
4. Grabat »

puis le personnage S (la silhouette épuisée et hantée) arrive :

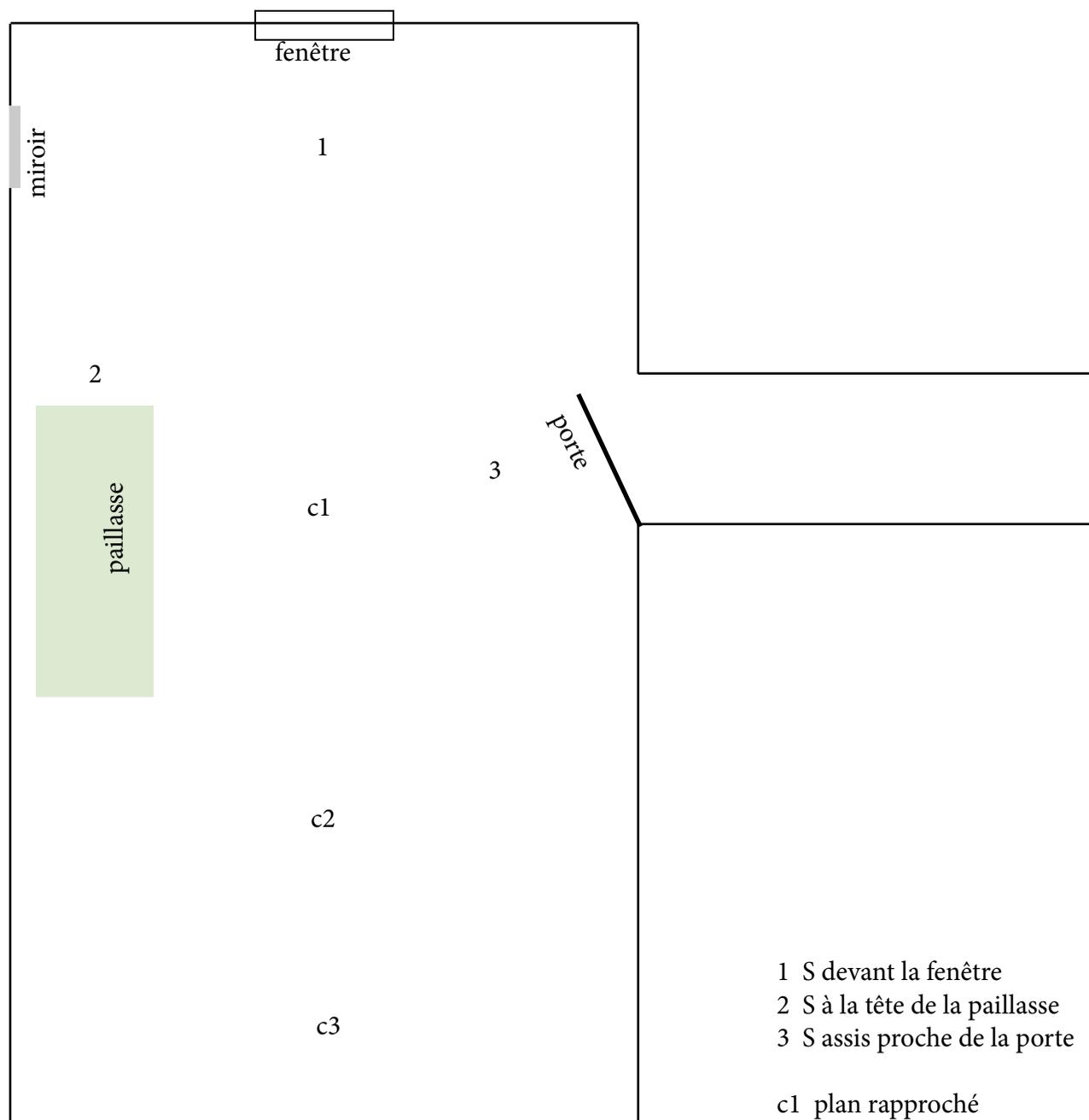
«

5. S assis près de la porte.
6. S à la fenêtre
7. S à la tête du grabat »

puis il y a la caméra, l'œil qui capte, la caméra qui te regardera te grisé petit à petit.

«

- A. Position caméra plan général.
- B. Position caméra premier plan.
- C. Position caméra plan rapproché 5 et 1,6 et 2,7 et 3. »



- 1 S devant la fenêtre
- 2 S à la tête de la paille
- 3 S assis proche de la porte

- c1 plan rapproché
- c2 plan moyen
- c3 plan général

pièce 6m x 5m

L'épuisement devient rythmique, il s'achemine vers une logique, il est organisé et dirigé.

Dans *Trio du fantôme* je lis des mots qui ne s'inscrivent plus dans un registre descriptif, c'est Beckett lui-même qui parle pour indiquer, il informe, donne des clefs de construction au technicien qui devra construire et répéter la mise en scène, puis le jeu. Et il l'inscrit, donne à la didascalie une place principale, en faisant d'un protocole technique un ensemble poétique.

Je répète le texte, je finis recommence encore la lecture, les sens s'épuisent pour laisser place à l'articulation, à la rythmique, à ma bouche qui n'en finit plus, ma bouche qui s'exerce.

La pièce est hermétique, je récite, relis encore, j'apprends avec insistance, la pièce est hermétique. Par l'écriture, Samuel Beckett m'interdit en tant que lectrice toute mobilité de pensée, l'univers est atroce, minable, invivable, et cet univers tient, bâti de débris, d'épaves, d'insanités. Ici, l'attente n'a pas d'objet, l'attente vaut pour elle-même et nous interdit de bouger, les verbes sont livrés à l'état brut, rarement conjugués, impersonnels et intemporels. Je suis une bouche qui parle sujette aux ordres, ici mots, à dicter. Et l'immobilité n'est pas seulement physique mais générale.

- Ne bouge pas ! N'avance pas !

Comme déconnectés de toute forme d'espaces.

Emporter dans la rythmique de ma bouche de ma langue qui s'active les mots perdent leurs sens et s'effacent en ombres, spectres d'eux-même.

- I
1. *Ouverture en fondu sur plan général en A. 10 secondes.*
 2. V. — Bonsoir. Ma voix doit être un murmure à peine audible. Veuillez régler votre récepteur en conséquence. (*Pause.*) Bonsoir. Ma voix doit être un murmure à peine audible. Veuillez régler votre récepteur en conséquence. (*Pause.*) Quoi qu'il arrive, elle ne sera ni amplifiée, ni atténuée. (*Pause.*) Regardez. (*Longue pause.*) Le logis habituel. (*Pause.*) Au fond, une fenêtre. (*Pause.*) A droite, la porte indispensable. (*Pause.*) A gauche, le long du mur, une sorte de grabat. (*Pause.*) Lumière : faible, omniprésente. Pas de source visible. Luminosité globale, dirait-on. Faible luminosité. Pas d'ombre. (*Pause.*) Pas d'ombre. Couleur : aucune. Tout gris. Nuances de gris. (*Pause.*) Couleur : gris, si vous préférez, nuances de la couleur nommée gris. (*Pause.*) Pardonnez-moi de spécifier l'évidence. (*Pause.*) Non, n'augmentez pas le vo-

Comme un 4ème acte

C'est une pierre, là
Entre le sol sec et le ciel, chaleur écrasante

La silhouette fantôme nommé S dans Trio du fantôme n'a plus une forme humaine:
c'est une pierre, là.

Il n'y a plus de pièce, la chambrée à disparue.
Silhouette fantôme S aussi, plus de corps humain :
la présence humaine c'est déposé ailleurs :
morceau de corde
pointe métallique
fibres de tissus
particules pigments de couleur et poudres

Le corps de la silhouette S n'a plus ni oreilles-yeux-bouche, ni jambes-buste-bras-dos-sexe-mains-pieds, ni tête, c'est un corps pierre. Comme un personnage fixé dans un décor qui n'avance plus, il n'en est plus capable. Pierre solide, bien avant d'être là elle à vécue écrasée entre un sol sec et un ciel chaleur suffocante.
C'est fixe, inactif et ralenti.

— Te voici qui tombe, sainte nuit,
Les rêves descendent aussi,
Comme le clair de lune dans les pièces,
À travers le cœur paisible des hommes,
Qui les écoutent avec délices,
Et crient, lorsque vient le jour :
Reviens, sainte nuit !
Doux rêves, revenez !

« Heil'ge Nacht, du sinkest nieder;
Nieder wallen auch die Träume
Wie dein Mondlicht durch die Räume,
Durch der Menschen stille Brust.
Die belauschen sie mit Lust;
Rufen, wenn der Tag erwacht:
Kehre wieder, heil'ge Nacht!
Holde Träume, kehret wieder! »

HAMM. — Et l'horizon ? Rien à l'horizon ?

CLOV (*baissant la lunette, se tournant vers Hamm, exaspéré*). — Mais que veux-tu qu'il y ait à l'horizon ?

Un temps.

HAMM. — Les flots, comment sont les flots ?

CLOV. — Les flots ? (*Il braque la lunette.*) Du plomb.

HAMM. — Et le soleil ?

CLOV (*regardant toujours*). — Néant.

HAMM. — Il devrait être en train de se coucher pourtant. Cherche bien.

CLOV (*ayant cherché*). — Je t'en fous.

HAMM. — Il fait donc nuit déjà ?

CLOV (*regardant toujours*). — Non.

HAMM. — Alors quoi ?

CLOV (*de même*). — Il fait gris. (*Baisant la lunette et se tournant vers Hamm, plus fort.*) Gris ! (*Un temps. Encore plus fort.*) GRRIS !

Il descend de l'escabeau, s'approche de Hamm par derrière et lui parle à l'oreille.

HAMM (*sursautant*). — Gris ! Tu as dit gris ?

CLOV. — Noir clair. Dans tout l'univers.

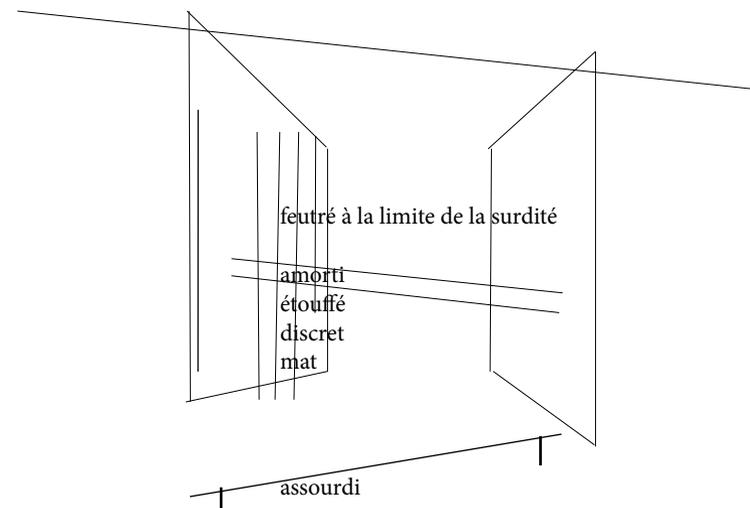
Dans un silence vient le souffle du son qui s'éteint.
 L'épuisé entend, il vit le dernier souffle du son, dans la continuité de cet essoufflement un écho se détache et perce le silence qui s'éloigne.
 Voilà les battements de sa propre vie précaire.
 Le corps est rétamé, le corps est réduit.

Samuel Beckett
Fin de partie

Immobile, l'épuisé ne réagit à rien mais reste à l'affût :
 des mots - des voix - des sons

Il est celui capable de détecter la nuance :
 celle qui se niche entre le rien le tout, le vide le plein, entre le néant et l'être.
 Il est celui capable de détecter la nuance de l'être, l'être coincé entre deux absolues.
 Il est celui qui est perdu, aveugle et muet.

Il est celui qui essaye de se sauver par l'écoute :
 des mots, des voix et des sons.



HAMM. — Attends ! (*Clov s'arrête.*)
 Comment vont tes yeux ?
 CLOV. — Mal.
 HAMM. — Mais tu vois.
 CLOV. — Suffisamment.
 HAMM. — Comment vont tes jambes ?
 CLOV. — Mal.
 HAMM. — Mais tu marches.
 CLOV. — Je vais, je viens.
 HAMM. — Dans ma maison. (*Un temps. Prophétique et avec volupté.*) Un jour tu seras aveugle. Comme moi. Tu seras assis quelque part, petit plein perdu dans le vide, pour toujours, dans le noir. Comme moi. (*Un temps.*) Un jour tu te diras, Je suis fatigué, je vais m'asseoir, et tu iras t'asseoir. Puis tu te diras, J'ai faim, je vais me lever et me faire à manger. Mais tu ne te lèveras pas. Tu te diras, J'ai eu tort de m'asseoir, mais puisque je me suis assis je vais rester assis encore un peu, puis je me lèverai et je me ferai à manger. Mais tu ne te lèveras pas et tu ne te feras pas à manger. (*Un temps.*) Tu regarderas le mur un peu, puis tu te diras, Je vais fermer les yeux, peut-

être dormir un peu, après ça ira mieux, et tu les fermeras. Et quand tu les rouvriras il n'y aura plus de mur. (*Un temps.*) L'infini du vide sera autour de toi, tous les morts de tous les temps ressuscités ne le combleraient pas, tu y seras comme un petit gravier au milieu de la steppe. (*Un temps.*) Oui, un jour tu sauras ce que c'est, tu seras comme moi, sauf que toi tu n'auras personne, parce que tu n'auras eu pitié de personne et qu'il n'y aura plus personne de qui avoir pitié.
Un temps.

Un temps.

PREMIER CRI

A chanté tête fixe et voix haute, debout devant une table, la feuille isolée tenue -retenue dans une main, celle de gauche. Cracher le passage en 1 cri.

j'ai eu tort de m'asseoir

Des paroles portées hautes là assise, lecture parole voix haute qui porte autour et propage le souffle suffocation du passage articulé.

281 son - musique

10 échelle

11 degré

12 son, note

13 altération

14 durée, hauteur, intensité ; accent, frottement, couac

21 rythme, tempo; cadence, mouvement.

- Temps, temps faible

fort. - Battement

25 période, phrase, série

28 -Silence

(pause)

demi-pause, soupir, demi-soupir, quart de soupir.

36 (ré)-orchestration

45 composer, écrire. - transposer

46 Altérer. - augmenter, diminuer. - Moduler. - Rythmer

784 Chant

1 voix

2 leçon de ténèbres, séquences

7 art lyrique, opéra

11 air

15 intensité, puissance, étendue, ton

27 crier, hurler

- 4 mètres de hauteur, le corps tendu en haut assis là sur la table haute, table en bois bien solide sur le sol, corps assis sur la table. Les pieds dans le vide, rien sous les talons enfin si le sol un peu plus bas, les pieds dans le vide.

Cuisses comme plan de travail, nouveau niveau sur la table.

Un morceau de bois en chêne de la taille d'un poing coincé là entre les deux cuisses proches des genoux.

Dos droit qui s'étire vers le haut donnant de l'ampleur aux bras.

Tête elle parallèle aux cuisses formant un angle droit le dos toujours droit.

Yeux rivés sur le cube nez qui respire seul,

la bouche fermée mâchoire serrée, oreilles verrouillées.

Premier bras (gauche) stable et solide qui tient retient le cube lui prêt à sauté.

Second bras (droite) comme une lime :

Plus de coude plus d'avant-bras plus d'articulations plus de main plus de doigts plus d'ongles.

Juste une lime, en métal une ligne lime droite.

Une direction, la lime en une direction.

Cube, cube a usé, un geste un deuxième.

Venir revenir, lime qui frotte gratte attaque le cube.

La lime use frotte réduit transforme,

copeaux au sol

froid puis chaud, passage qui chauffe

humide ma main qui stabilise le morceau

humide le coeur de ce cube

sec l'extérieur du cube

la lime qui chauffe le sec

solide puis fragile au sol là les restes

rigide rigidité de plus en plus élastique.

SECOND CRI

A chanté voix haute tonalité basse et lourde, presque inaudible. Le corps est debout face à un mur : sur ce même mur la feuille isolée tenue -retenue par un morceau de scotch (face au visage). Mains paumes ouvertes vers le ciel.

- Elles sont dedans, les deux mains accrochées aux deux bras accrochés à mon corps. Elles sont dedans ! J'ai les mains dans le blanc, le blanc cassé du plâtre froid, mouillé. Elles sont dedans ! J'ai froid les mains dans le blanc froid, le plâtre liquide et blanc froid. Dans la matière les mains dans l'espace du sot mes mains mouvantes, espace matière blanche, les mains emprisonnées dans le liquide de plus en plus mou les mains bougent encore. Elles sont lourdes dans le sot, lourdes mouvantes les mains accrochées aux bras. Doigts qui dansent, de plus en plus épaisse la matière du liquide au mou du liquide au mou. C'est une pâte, c'est une pâte poussiéreuse ! Toujours mouillée de plus en plus collante la pâte molle qui s'accroche. Tiède presque chaude ça encercle c'est tiède et doux, de plus en plus épaisse presque lourde ça pèse. Une masse dans le contenant du sot, mes mains spatules en chair. La peau brûle du tiède au chaud, plâtre qui ne prévient pas, pourtant il a chauffé j'aurais du savoir pourtant il s'est épaissi j'aurais du savoir. - C'est un piège ! Chaud brûlant maintenant mains comme dans un four, vivantes prises au piège, chaud. Ça pèse, ça se referme, la masse se verrouille, les mains dedans, les mains dedans ! Plâtre lourd, plâtre en poudre maintenant comme un souvenir, comme un reste loin sous les yeux. Retrouver la poudre, sortir de la masse.

- J'ai chaud ! Rends-moi mes mains !

(Suffoque)

- J'ai besoin de mes mains pour retrouver le plâtre poudreux du début.

Pour mettre mes mains dedans, pour mettre mes mains dedans. Sot solide maintenant, dur, masse dur. Une couche d'eau clair sur la surface - Il crache ! Il se sèche ! Bientôt plus d'eau dans le sot. Mains solides, peau flétrie dans le sot dans la matière. Mains inertes, sèche l'attente.

Décider d'attendre pour retrouver la poudre, sec le sot, sèche l'attente. - Le sot est sec ! Peau sèche dans le plâtre sec. Et le blanc du plâtre plus blanc, poudré sur la peau, croûte de poudre blanche sur la peau. Les deux mains accrochées aux deux bras accrochés au corps dans la poudre encore dur, dans le blanc encore plus blanc, dans la poussière. Douleur, ça sert, ça se resserre. Les mains ne ressortiront pas, elles touchent la poudre elles sont dedans elles sont devenues la matière, elle le touche le désert blanc poussiéreux. Séchées jusqu'à mourir elles ont mal les mains, immobiles mortes dans la poussière, plus d'eau plus jamais d'eau.

Les mains mortes dans le blanc, pauvres les mains.

effort

état

rien

état de rien

zones

(au terme de leur) existence

directions :

rapprochement

éloignement

arrivée

départ

entrée

sortie

pénétration

extraction

réception

éjection

expansion

contraction

montée

descente

saut

chute

rotation

oscillation

agitation

déviation

*souvenir d'un morceau de papier qui aurait pu être dans cette installation de Karla Black,
un morceau de papier rencontré au premier étage d'une maison il y a trois ans :*

L'effort à bout de souffle mais qui continue, qui fonctionne frénétiquement. Dans un élan poussé par le désir de jouer avec ce sentiment d'effacement, d'existence approximative. L'effort d'aller au bout du geste, d'épuiser les matières rencontrées. De garder la preuve du reste, de garder les restes, c'est l'effort de regarder les restes. C'est le choix de garder la preuve, de garder la trace, c'est l'effort de garder les restes, le rien de ce qui a été et de le considéré jusqu'à oublier ce que cela avait pu être avant et de voir seulement ce que cela est maintenant : j'ai marché des heures et je suis arrivée là dans l'espace blanc, rectangle blanc. Extra lumineux je suis presque aveugle quand je rentre puis lumière blanche bleutée qui transforme les murs, je vois un peu plus. Les restes sur le sol me font face, bleu vert les restes, poussière bleu vert épaisse, là depuis longtemps la poussière, tout est installé disposé, quelqu'un a fait l'effort de disposer. Ensemble composé de papier, savon, plâtre, pigment pastel bleu vert; les teintes sont effacées, elles sont épuisées les teintes, elles sont restées trop longtemps dehors au soleil sous la pluie les teintes, elles n'existent presque pas les teintes bleu vert. Figé le dispositif est inerte. c'est sec.

_je veux sortir l'air est chargé, comme chez Beckett j'ai les poumons poussiéreux et la tête fixe.

Et je suis figée là, épuisée d'être arrivée de si loin, et mes yeux qui regardent la preuve, la preuve des restes, la preuve de ce qui compte. Ils regardent les couleurs plus ou moins effacées, les formes indéterminables, les masses impossibles, face à ces ambiguïtés j'ai le corps figé, debout immobile, voilà que je peux faire l'effort de participer en restant immobile maintenant, que les gestes sont parfois imperceptibles, voilà que moi, spectatrice je peux faire partie de l'ensemble en restant juste là, face à l'oeuvre. Et toujours, comme avec Beckett j'ai les poumons poussiéreux et la tête fixe. Karla Black m'a giflée elle aussi à sa manière, elle m'a ouverte à la place du corps dans l'espace, le corps comme élément de l'ensemble, comme élément du dispositif. Devant moi des masses qui s'avachissent, des ensembles précaires, devant moi des tas de poudre déposée là comme dans un souffle, devant moi des traces, des espaces vidés et des surfaces recouvertes; puis mon corps présent et lourd ici, un geste et l'ensemble est en danger, je suis devenue un vecteur: d'expansion, de contraction des formes, des couleurs, des masses.

Un sac à moitié pourri accroché au bras,
dans la chambre fermée,
sans issues, sans fenêtres.
chaise proche,
toujours avoir une chaise proche, ne jamais s'y asseoir, en garder une proche.
un lit
un papier sur le lit
papier à moitié pourri
il a vécu trop longtemps dans le sac pourri le papier pourri
un lit dans la chambre
un papier sur le lit
draps tirés, lit fait, lit droit
personne ne dort jamais dans ce lit, dans le lit, dans la chambre.
personne ne dort dans la chambre, pourtant un lit dans la chambre.
un lit pour le papier
un lit pour voir le papier,
pour un papier pauvre sur le lit droit
Et toujours le sac pourri accroché au bras, le sac accroché au corps depuis trop longtemps maintenant.
sac pourri/corps pourri corps pourri/sac pourri
Dans la chambre fermée souvenir du morceau chiffon.
le morceau sur le lit, chiffon sur tissu draps unis.
Couleur unie pourrie terne les teintes
ternes les lumières
du lit
du papier
des murs
du sac
du bras
du corps
terne les teintes pourries

oublier l'épuisé pour pouvoir l'incarné

oublier	sa présence sa réalité sa substance
oublier	son âme sa conscience son souffle sa vie son sort
lui laisser	matérialité, chair, corps, substance, réalité
oublier	ses états - formes, situations sa présence d'esprit sa naissance sa venue son surgissement son arrivée son identité individuelle sa personne son caractère - tempérament ses ambivalences ses oppositions ses ressemblances sa condition, son milieu
oublier le vidé	son abondance, son intensité
oublier lui laisser	sa structure dimensions

oublier	sa force \ son équilibre \ sa mécanique \ ses frottements sa mortalité (naissance, enfance, jeunesse, maturité, vieillesse, mort)
oublier	sa tête membres mains pieds dos poitrine ventre sexe cerveau nerfs muscles os / articulations dents coeur vaisseaux sang peau tissus vivants
lui laisser	la vue l'ouïe son silence bruit sifflement stridence grave l'odorat le goût plus de goût plus rien à avaler.
oublier	sa volonté ses actions ses discours ses récits ses crimes

lui laisser

le supplice
la torture
le tourment
l'impossible mise à mort.

oublier

lumière
sa couleur
son rouge sur la peau
ses profondeurs
les scintillements du sol dans son lieu de vie
sa clarté

lui laisser
(le souvenir d'une)

cave
d'un trou, souterrain
sol terre
d'une lumière sans reflets, plus de reflets
de ses pieds nus - chaussures déjà oubliées
lui laisser la couleur gris bleuté froid

~~(oublier tout le souvenir, cave terre zéro lumière, bleu)~~

oublier

le supplice
la torture
le tourment
l'impossible mise à mort.

lui laisser
(le souvenir)

de l'absurdité des marches à suivre
du flou de l'idée
de l'inconsistance, puis de l'ordre
du besoin de se remplir
~~accumulation~~

aménagement du purgatoire

résidus

roche presque rien du tout

Une touche au loin
point rouge position variable
entre terre et air
perçant le désert là une flamme seule
qui crie, pleure et gémit
feu incertain
la rage des ombres consumée
au creux du néant intemporel
le mémorial s'enterre
l'être sous terre.

Dante Alighieri, *La Divine Comédie, Enfer*

SEPTIEME CERCLE, TROISIEME ANNEAU :
LES VIOLENTS ENVERS DIEU

*Capaneé le blasphémateur,
l'allégorie du veillard de Crète*

CHANT XIV

...

Je vis des troupeaux entiers d'âmes nues
qui toutes pleuraient misérablement,
pour qui diverses peines semblaient prévues.

En haut certains au sol étaient gisants,
d'autres assis tout recroquevillés,
et d'autres marchaient continuellement,

Les plus nombreux étaient ceux qui tournaient,
les moins nombreux ceux livrés au tourment,
mais leur langue à geindre était plus déliée.

Sur tout le sablon, en un tomber lent,
des flocons de feu énormes pleuvaient,
comme ceux de neige dans l'Alpe sans vent.

...

telle descendait cette éternelle ardeur
et le sable s'embrassait comme amadou
sous pierre à feu, redoublant la douleur.

Dante Alighieri, *La divine Comédie, Enfer*

SEPTIEME CERCLE, TROISIEME ANNEAU :
LES VIOLENTS ENVERS LA NATURE

et la mystérieuse allégorie de la corde

CHANT XVI

On entendait de là le grondement
de l'eau qui tombait dans l'autre cratère
comme des ruches le bourdonnement,

quand trois ombres à la fois se détachèrent,
en courant, d'une troupe qui passait
sous la pluie de l'implacable calvaire.

Venant vers nous, chacune d'elles criait :
«Arrête-toi, toi dont l'habit nous semble
être de notre terre dépravée.»

...

tout en tournant chacun dressait son visage
vers moi, si bien qu'en sens contraire leurs pieds
et leur cou faisaient un continuel voyage.

«Si la misère de ce lieu ensablé»,
dit l'un, «et notre aspect décharné, bruni,
font de nous suppliants, des réprouvés,

que notre renom incite ton esprit
à dire qui tu es, toi qui de ce pas
si sûr tu foules l'enfer, étant en vie.

j'ai cette figure,
celle de l'étouffé,
celui qui ne sait plus rien.

Voilà une information pour toi qui tiens à savoir qui je suis,
elle sera la seule, mon unique réalité :
j'habite dans un purgatoire.

En cette maison des oubliés je pourris,
là où murs sols portes et plafonds n'existent pas.
Là où seuls ceux qui sont aveugles se retrouvent.

J'ai cette posture :
«le corps assis dans l'abandon sans retour»,
le «tronc profondément courbé».

Ici les noirs, les gris, les ombres
et les formes à peine visibles sont mes à côtés.
Guides vers le trépas.

Variations de l'empêchement, du déclin, de la difficulté et de l'infigurabilité.

Rien ne se trouve avant— après le lieu où je suis, sans issues par l'avant ou par
l'arrière, brouillards dissipés j'y vois clair : une boucle chemin à répétition.
Sans enfer, sans paradis. Seul lieu possible cette route chemin en boucle : pierres roches
presque rien du tout, feu incertain sur le chemin, terre sèche, charbons et restes en ce lieu.

- J'y suis dans ce désert poussiéreux, encore.

déchets
des rires, aucune source personnes sur le chemin

un crâne
arbre mort

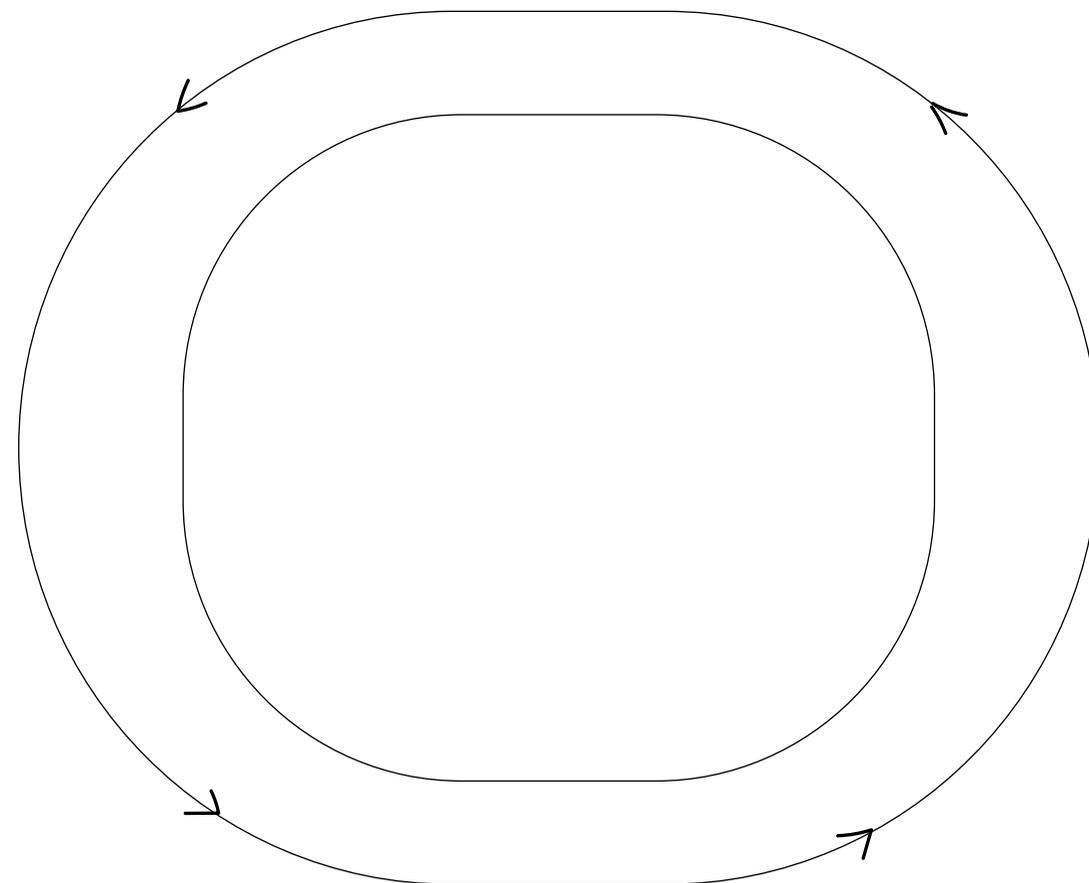
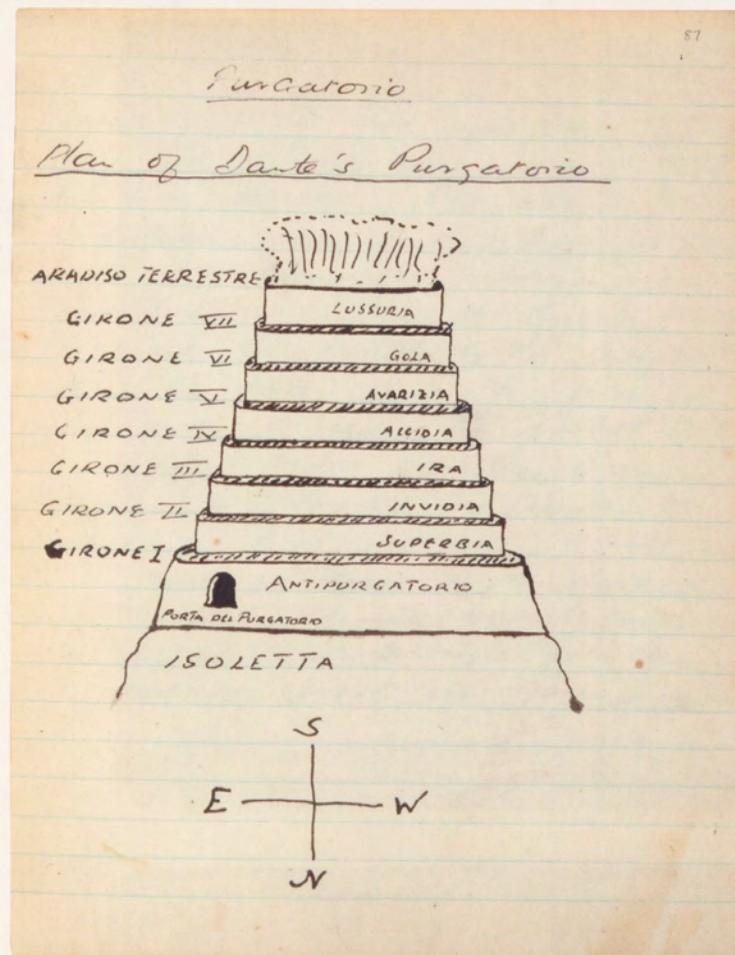
une chute

le silence !

un cube en bois
puis obscurité partielle,
puis une clarté bleue proche de la lumière vient tendre l'espace

une voix
des cris
des ruines
du sable gris
charbon
des restes de pierre
une flamme isolée

puis L'attente, l'impossible attente,
nul part



Samuel Beckett
 Cahier Dante,
 plan du purgatoire
 ca. 1926

bibliographie des ouvrages cités

La divine comédie, Enfer

Dante Alighieri

p.65-66

Traduit de l'italien préfacé et annoté par Danièle Robert

Acte Sud, édition bilingue, 2016

«*Plafond*»

Samuel Beckett

1980

dans *Pour finir encore et autres foirades*

Les éditions de minuit, 1991, édition augmentée, 2001

NI L'UN NI L'AUTRE

Samuel Beckett

dans *Pour finir encore et autres foirades*

Les éditions de minuit, 1991, édition augmentée, 2001

Pour finir encore et autres foirades

Samuel Beckett

p.9-10, 32-33

Les éditions de minuit,

Malone meurt

Samuel Beckett

Les éditions de minuit, 1951

Trio du fantôme (Ghost trio)

Samuel Beckett

dans *Quad et autres pièces pour la télévision*

suivi de *L'ÉPUISE*, Gilles Deleuze

Les éditions de minuit, 1991

Nacht und Traüme

Franz Schubert, Frank Krawczyk

traduction Littéraire

Parolier : Matthäus von Collin

allemand/français

Cen - centre de ressources dédié à l'art choral

/interprétation par Renée Fleming en 2005
https://www.youtube.com/watch?v=2_iej6wI4-s

Fin de partie
Samuel Beckett
p.45-46, 51-52
Les éditions de minuit , 1957

La divine comédie, Enfer
Dante Alighieri
p.181-182, 203-205
Traduit de l'italien préfacé et annoté par Danièle Robert
Acte Sud, édition bilingue, 2016

repères
bibliographie
/s

L'oeuvre ouverte
Umberto Eco
Traduit de l'italien par chantal Roux de Bèzieux
Editions du Seuil, Points, 1965

L'Écriture du désastre
Maurice Blanchot
Gallimard, Collection Blanche, 1980

Mal vu mal dit
Samuel beckett
Les Editions de minuit, 1981

Les Yeux bleus cheveux noirs
Marguerite Duras,
Les éditions de minuit, 1986

THESAURUS
sous la direction de Daniel Péchoin
Larousse, 1992

La divine comédie, Purgatoire
Dante Alighieri
Traduit de l'italien, préfacé et annoté par Danièle Robert
Acte Sud, édition bilingue, 2018

E.M. Cioran
Oeuvres
Quarto Gallimard
1995

Précis de Décomposition
Gallimard, 1949

De l'inconvénient d'être né
Gallimard, 1973

Exercices d'admiration
p. 1574-1579 -BECKETT
Gallimard, 1986

L'épuisé
Gilles Deleuze
dans *Quad et autres pièces pour la télévision*, samuel Beckett
Les éditions de minuit, 1992

Conditions de lumière : élégies
Emmanuel Hocquard
P.O.L, 2007

La Bible
Emile Osty et Joseph Trinquet pour la traduction, les introductions et les notes, 1973.
Editions du Seuil pour les annexes, index, tableaux et cartes, 1973.

Têtes-mortes
(d'un ouvrage abandonné - Assez - Imagination morte imaginez - Bing - Sans)
Samuel Beckett
Les éditions de minuit, édition augmentée, 1972

SOLO
Samuel Beckett
livre audio
interprété par David Warrilow
version française
enregistrer le 15 juin 1992

film
Samuel Beckett
Film cinématographique 35mm
N/B, silencieux, 30'
scénario : Samuel Beckett
avec Buster Keaton
réalisation : Alan Schneider
1966

The Lost Ones
(*Le Dépeupleur*)
Samuel Beckett
mise en scène : Lee Breuer
avec Davis Warrilow
musique : Philip Glass
VHS, N/B, sonore, 51'
1976

Se voir
années 1960
Samuel Beckett
dans Pour finir encore et autres foirades
Les éditions de minuit, nouvelle édition augmentée 2001

What Where
Samuel Beckett
mise en scène : S.E. Gontarski
avec morgan Upton, tom Luce, david Peichart et richard Wagner
réalisation John Reilly
N/B, 7' 28'
1988

exposition

OBJET

BECKETT

Centre pompidou
commissaires : Marianne Alphant, Nathalie Léger (assistés de Marion Gintzburger)
avec la collaboration de Pauline Le Jamtel

+ catalogue de l'exposition
éditer par le centre pompidou, IMEC éditeur.

It's Proof That Counts

Karla Black
Monographie
JRP/ Ringier
2010

Der Kunstverein, seit 1817 . Hamburg

Surplus is a given (p.64-65)
contact isn't lost (p.84)
Walk Away From Gilded Rooms (p.88)

Körper

2000

Pour 13 danseurs
entre paradis et enfer

Chorégraphie/Direction :

Sasha Waltz & Guests

Musique :

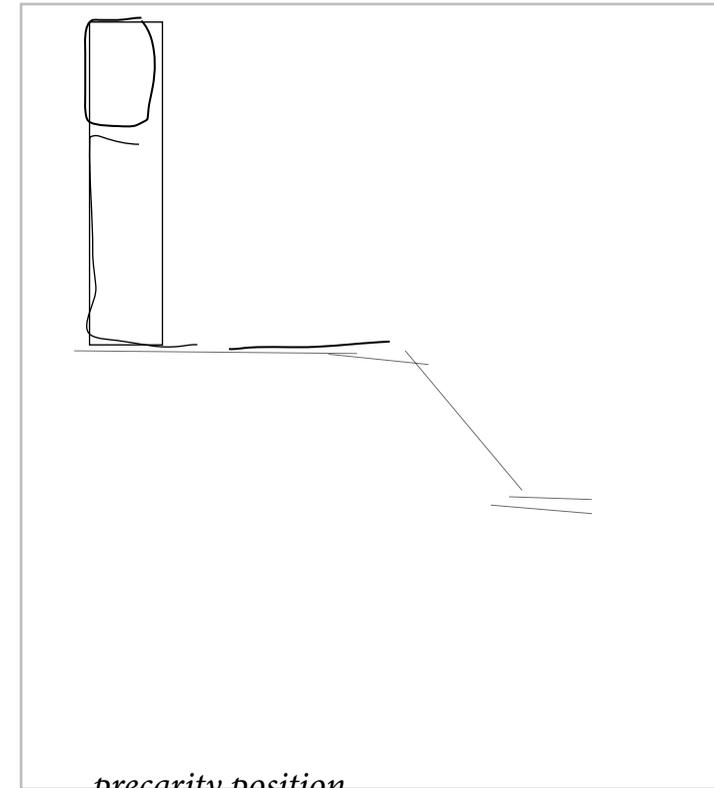
Hans Peter Kuhn

Scénographie :

Thomas Schenk,

Heike Schuppelius,

Sasha Waltz



Performance / La durabilité du corps des interprètes, la durabilité des corps sculpture et de la promesse qu'ils contiennent. Les sujets en position de précarité sont confrontés aux valeurs d'appréciation et de dépréciation qu'ils portent. Avec le temps, les positions stables deviennent fluides, les fluides s'écoulent.

Par Todd McQuade
Son: Max Hershenow

noBody

2002

Pour 25 danseurs
disparition, mort et au-delà

Chorégraphie/ Direction :

Sasha Waltz

Musique :

Hans Peter Kuhn

Scénographie :

Thomas Schenk

Sasha Waltz

Costumes :

Bernd Skodzig



écoute!

Emil Cioran (1/4) : Penser contre soi
Les nouveaux chemins de la connaissance, (diffusion France Culture 19.12.2016)
Adèle Van Reeth
Invité : Aurélien Demars, enseigne la philosophie à l'Université Jean Moulin Lyon 3 et à l'Université

<https://www.youtube.com/watch?v=Xn0hBCwOuR8&list=PLjUdYG8SXP7kXq6N-0-3-jM1krRUKYuyZ>

Franz Liszt
Fantasia and Fugue on « Ad nos ad Saluratem undam »
musique pour orgue ou piano-pédalier
1. Fantaisie
2. Adagio
3. Fugue
1850

Franz Liszt
Dante Symphonie
(Eine Symphonie zu Dantes Divina Commedia, S.109)
45'
en deux mouvements:
inferno
purgatorio 21:28 suivi de magnificat 44:30
1857

Ludwig van Beethoven
Ghost
trio pour piano, violon et violoncelle
23'
en trois mouvements :
1. *Allegro vivace e con brio*
2. *Largo assai ed espressivo*
3. *Presto*
1807-1808

Hector Berlioz
La Damnation de Faust, légende dramatique
Op.24
Opéra d'après Faust de Goethe
130'
Français
1846

Franz Liszt
Faust Symphony
1. *Faust*
2. *Gretchen*
3. *Mephistopheles*
poème symphonique avec choeurs
73 '
1857

Anne Imhof
Faust
2019

(album complet)
00:00 Opening March
04:41 Medusa's Song
09:06 Red Scape
13:37 Suicide is painless
16:40 Interlude
17:54 Guitar Piece
24:54 O.W.E.N
31:23 Headbanger
37:29 Bella Ciao
38:17 Of Love (Hraah)
42:33 Queen Song
47:00 Postscriptum
48:28 Mars
51:12 Trauermarschmusik
59:20 Bell
01:01:42 Faust's Last Song
01:10:57 Blue Scape
01:14:33 Faust's Last Song II

Michael Speers
xtr ' ctn

obturo 10' 08
sul.locus 05' 34
tombeau 05' 56

<https://michaelspeers.bandcamp.com/>

Richard Serra

Hands Scraping, 1968
film 16 mm NB, 3'40

Hand Catching Lead, 1968
film 16 mm NB, 3'

Hands Tied, 1968
film 16 mm NB, 6'

capture d'écran, *Hands Tied*



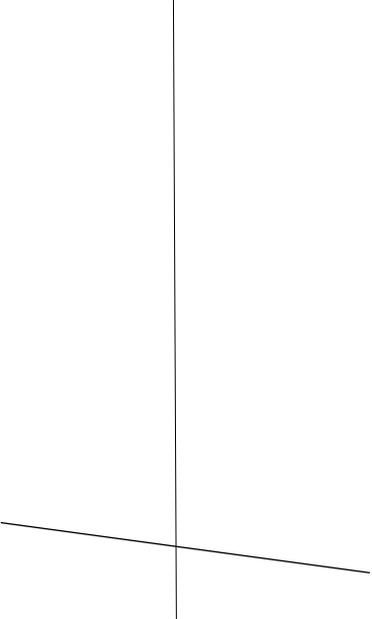
Linnea Kniaz

Borders in the center
marqueur à l'huile, huile sur toile
tendue sur cadre en caoutchouc
55x39 cm
2013

Linnea Kniaz

Two that were Once Together
marqueur à l'huile et
acrylique sur toile tendue
sur cadre en caoutchouc

55x26 cm (cadre de gauche)
52x33 cm (cadre de droite)
2014



Merci à Alexandre Rolla pour sa présence,

ainsi qu'à Phil Stephens pour m'avoir fait
pousser des mains,

à Maxime Thieffine pour les gris teintes
sensibles,

à Sylvie Caty pour sa confiance et son
amitié,

à Efthimios Kouvas pour nous avoir
laissé là-bas avec Océane les épaules
blanches de marbre face au Mont Athos,

à Elisabeth Wagner pour avoir été le
personnage qu'il me manquait.